

Minitel : le rose à chaud et à froid

PAR FRANÇOISE ROUTHIER *

Ulla, Sexofil, ou Natacha ? Si vos doigts ne se décollent plus de votre clavier minitel, vous êtes intoxiqué au rose et parfaitement au courant ; sinon, suivez donc notre envoyée spéciale au cœur des services très spéciaux du minitel, vous y perdrez quelques idées reçues.



Quatorze juillet. Il pleut. 17 heures. En temps ordinaire, sur le minitel, je suis "Eglantine" et je glane l'un dans l'autre, après avoir éliminé les relanceurs (voir technique exposée plus loin), six ou sept correspondants en permanence. Aujourd'hui, je suis "Clitounette" et je me suis branchée sur un service kiosque "hétéro" qui a emprunté son surnom à une prostituée militante célèbre des années 70. En 45 minutes, 80 des 101 correspondants connectés au service me passent sur l'écran ; seules les prostituées manifestes boudent mon pseudo suggestif. 80 touches en 45 minutes ! Prénoms ou pseudos masculins pour les trois quarts, pseudos féminins pour les autres ; en fait tous des hommes que j'éloignais peu à peu en

déclarant 63 ans, en parlant du Sida ou en fixant mon tarif à 1500 F. C'est tout ; il n'y a pas d'autres catégories de prétendants. Ah si, j'oubliais : Marilyn m'a offert de faire l'amour sur le 36-18. J'ai sauté sur l'occasion de me faire expliquer comment on passe du 36-15 au 36-18. Je n'ai rien compris à ses explications. J'ai appelé le numéro de banlieue qu'il/elle venait de me donner. Ça a décroché. Silence. Quinze secondes. J'annonce qu'à trois je raccroche. Un soupir de l'autre côté. Je raccroche. Chapeau ! Je me suis fait avoir. C'était rien qu'un pauvre mec qui venait de réussir à se servir de mon appel muet pour se finir en solo. Un bon point pour lui ; bon plan.

Si vous avez du mal à suivre, si vous trouvez que je vais trop vite, c'est seulement que vous n'avez pas encore attrapé le rythme minitelien, le tour de main de l'écriture minitelienne. Je viens simplement de mettre le point final à une enquête de vingt jours instructifs et dispendieux dans le labyrinthe du 36-15 rose. Je remets le compteur à zéro.

Jeux de miroirs

Soit un/e journaliste, mettons de *Science et vie* ou de *Défis* qu'on charge de travailler sur la situation du minitel rose à un moment donné. Tâcher de traduire ce qui se tisse alors consiste à dépiéger un sacré jeu de miroirs. Il/elle part avec un premier handicap : son rédacteur en chef

a choisi ce sujet parce que « le cul, ça paie » (cf *L'Événement du jeudi* qui a dévoilé cette batterie dans son n° 63 de janvier 86). Voilà qui n'incite pas vraiment notre journaliste au sérieux car, s'il faut au bout du compte faire du cul, pourquoi enquêter ? Il suffit d'avoir fréquenté quelques travailleurs des sociétés de sondages pour connaître le rapport qualité/prix du bidonnage, vu du côté employé.

Deuxième handicap, de deux choses l'une, ou notre journaliste est un peu affanchi, ou il ne l'est pas. Prenons le cas où il l'est ; il va se dire que, tant qu'à faire dans le salace, au moins que ça rapporte. Je ne dis pas qu'il se fait stipendier contre d'élogieux articles concernant le produit des officines qu'il cite, mais il se trouve que ledit produit est justement l'un des gagné-pain d'un gentil patron de presse dont on pourrait bien un jour être le salarié... Troisième handicap, supposons notre journaliste sérieux et naïf. Dans ce cas, il n'est pas bourré de fric. A 58,40 F l'heure de 36-15, il ne va pas expérimenter la chose sur ses deniers. Donc, trois méthodes aussi peu fiables l'une que les autres s'offrent à lui.

Hypothèse n° 1, il pianote aux frais de sa boîte. S'il est néophyte, il lui faut une dizaine d'heures avant

*** Avec le témoignage, 6 combien précieux de J.P.D., dite Colinette.**



Lexique minimum

SLT	Salut !
BJR	Bonjour
BSR	Bonsoir
BAL }	Envoie un message sur ma boîte aux lettres
*	
N	Non
O	Oui (O ? = es-tu d'accord ?)
H	Homme Je suis (es-tu ?) un homme
F	Femme Je suis (es-tu ?) une femme
DIAL	Je souhaite (souhaites-tu) un dialogue érotique
REEL	Je souhaite un contact réel (en général c'est une demande de décrochage du minitel en vue de poursuivre par téléphone, ce qui revient bien moins cher dans une même circonscription)
CIAO }	ça ne m'intéresse pas, je quitte le dialogue
BYE }	
1500	J'offre (ou je demande) 1500 F
OU	Où se rencontre-t-on
QUAND	Donne un point de rencontre
TEL	Donne ton téléphone
AGE	Quel âge as-tu ?
P	Paris
38	Isère
PJ	Porte-jarretelle

d'avoir assimilé les données minimales qui lui permettront de déjouer les plus gros pièges et de s'y reconnaître dans le dédale des écrans et des systèmes de signes. A partir de là, il lui en faut encore vingt pour se faire une idée de la réalité des échanges, si la frénésie du jeu le lui permet ! On est déjà à 2100 F ; ça vous double le prix de la pige ; il faut vraiment que son employeur soit d'un sérieux béton pour investir à ce point dans la vérité alors que le mensonge sur le "désir", on le sait depuis longtemps, ça fait partie intégrante du désir lui-même.

Hypothèse n° 2, il fait appel à des amis de copains qui pratiquent. Mais ces derniers sont tous dans le même cas que lui, question fric ; ils pianotent aux frais du patron ou des personnes chez qui ils font du *baby-sitting*. Il n'y a que les pervers patentés qui accordent à l'"amour" assez de prix pour l'échanger sans fraude contre une part de leurs revenus. Les clients les plus péteux des prostituées vous raconteront toujours que la seule fois où ils sont allés en voir une, c'est justement ce jour-là qu'elle faisait pas payer. Il est plus honorable en effet d'escroquer le contribuable ou les copains et de garder son bon argent pour le loto, la bouffe du chien etc. Il y a gros à parier que le discours du copain escroc rivalisera de fan-

taisie invérifiable avec celui du client de la prostituée gratuite.

Hypothèse n° 3, il se rabat sur des données chiffrées glanées de ci de là. Analysons quelques exemples : une note au bas d'un article de Pierre Mangetout (*Libération* du 31/5/88) sur le procès intenté à cinq services roses, fournit une information factuelle : « *Au premier juin 1987, il y avait 2 791 000 minitels en France. Le code 36-15 a totalisé ce mois-là 3 151 000 heures de connexion à 0,74 F payé par l'abonné toutes les 45 secondes* ». Supposons l'information vérifiée. Un journaliste qui aurait pris le temps de mâcher un peu le travail à son lecteur lui aurait fourni les résultats de la division : ça fait une heure six minutes de 36-15 par abonné et par mois ; même à 0,74 F les 45 secondes, ça ne fait jamais que 64,68 F par mois à mettre au compte de ce légendaire radin de Français moyen. Où sont les folle dépenses annoncées ? Peut-être P. Mangetout s'est-il fait la réflexion que ces chiffres-là ne produisaient aucun sens ? Mais dans ce cas, pourquoi les donner ? Je ne parle pas du fait que ces 64,68 F englobent, entre autres, les réservations avion et SNCF, la météo, l'astrologie, les résultats sportifs, les consultations bancaires, juridiques ou immobilières, les commandes par télémarketing et les jeux. Qu'en dé-

duire concernant le 36-15 proprement rose, alors que lui-même, outre le "direct" qui nous intéresse plus particulièrement ici, inclut aussi la consultation des boîtes aux lettres et la lecture des confessions érotiques ?

Des chiffres ! Des chiffres !

J'invite plus doué que moi en recherche opérationnelle et en mathématique des réseaux à établir le protocole qui permettrait de savoir quel temps moyen, en juillet 88, une personne habitant la France a passé à dialoguer avec l'un/e ou l'autre de ses concitoyen(ne)s par l'intermédiaire d'un service rose, à l'exclusion de tout dialogue factice avec un répondeur automatique, un relanceur payé par le service ou une professionnelle de la sexualité rétribuée. Et pour corser la chose, de savoir combien de ces dialogues ont abouti à un contact réel, conversation téléphonique ou rencontre. La question est légitime, c'est celle que posent implicitement les philosophes de la révolution technologique lorsqu'ils débordent d'enthousiasme à l'idée de l'extraordinaire démocratisation des échanges, transversalité des trajets du désir que porterait en germe la pratique minitelienne. Sinon, quoi d'autre, quel objet à leur recherche ? Pour répondre, il y aurait à intégrer : le nombre de foyers constitutifs de la population concernée (B), le nombre de minitels distribués (A), le nombre de minitels présents dans les foyers (a), le nombre de minitels d'entreprises (a') et à faire état des rapports A/B, a/B, a'/B avant de rien conclure concernant l'investissement réel des consommateurs.

Il y aurait à se demander, sur le nombre d'heures de fonctionnement par appareil, combien sont effectuées dans une entreprise, combien en privé. Prospectivement, on peut en effet imaginer qu'à terme les entreprises trouveront un moyen pour contrôler l'utilisation non professionnelle de leurs machines ! Il y aurait à distinguer les heures passées sur les services roses des heures passées en général sur l'ensemble des services conviviaux, et, parmi les heures roses, à quantifier celles qui ont été réellement consacrées au dialogue. On aurait ensuite à comptabiliser le pourcentage par service de répliques automatiques ou professionnelles par rapport au nombre de répliques improvisées. Et enfin, *last but not least*,

on aurait à apprendre à reconnaître et à calculer combien d'hommes sont branchés pour combien de femmes réelles ; sur les services hétéros s'entend, car pour les services homosexuels masculins, ils ont fait depuis l'origine bande à part et fonctionnent suivant leur pratique éprouvée de l'efficacité maximum : un appel = un rencart = une "rencontre". Chez eux rien que du réel !

Or, en l'état actuel des choses, si ces pourcentages peuvent être établis, et j'en doute, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils n'apparaissent dans aucune brochure ni aucun article. Le numéro hors série que *Science et vie micro* a consacré au premier semestre 88 à la question du minitel, et qui n'accorde au *rose* que quatre pages sur les cent vingt-cinq que comporte la revue, se contente avec prudence d'affirmer qu'aucun chiffre n'est fiable.

Il y a succès et succès

Parlons sérieusement. On m'avait demandé d'évoquer les raisons du succès du *rose*. Je me suis d'abord inquiétée de savoir s'il y avait succès du *rose* et selon quels critères juger de ce succès. On peut bien sûr mesurer un succès en termes de marges récupérées par les officines et les groupes de presse. Les médias (voir les n° 18, 34 et 43 de *Défis*) déclarent unanimement, à l'exception du numéro cité de *Science et vie micro*, que le minitel *rose* est une affaire en or. Pour le promoteur ? Je conseillerais à ceux que ça excite de s'informer plutôt du côté fisc et de la DGT que de celui des "personnalités" interviewées sur des supports directement intéressés à la fonction publicitaire de ces articles. Néanmoins, si l'on pose les données, plausibles, suivantes : soit un ensemble de services roses, disons ceux du *Nouvel Observateur* (Aline, Maud et Jane) ; soit un nombre moyen de connectés en permanence : 340 ; soit le reversement au serveur prévu TTC par la DGT : 36,50 F/h, on arrive à un montant de l'ordre de 2 000 000 F de reversements hebdomadaires à cet honorable service de presse.

Mais qu'en est-il du côté des utilisateurs ? L'analyste, apparemment, se place toujours dans la position du proxénète, jamais dans celle du sueur de fric. Comment d'ailleurs nommer ce dernier ? payeur ? producteur ? gageuse ? Quand il s'agit

Confidence et nostalgie

C'est une discussion sur le sofa avec Colnette qui m'a tout à coup éclairée en me fournissant une matrice pour une archéologie de l'écriture minitelisée rose. Car au commencement était le graffiti. Le graffiti n'a pas été inventé en 1968. Il avait autrefois pour résidence de prédilection les portes intérieures des lieux d'aisance publics, tablettes géantes qui constituaient quasiment l'unique truchement par lequel les minorités sexuelles, mais pas seulement elles, se hissaient jusqu'à l'expression écrite et l'autoproclamation. Parviendrai-je, dans le peu de place qui m'est imparti, à respecter la verdure pudique du propos de Colnette tout en en distillant le fumet principal ?

"Dans le désert de l'amour des années 58-60, me disait-il, les annonces porno se passaient dans les chiottes ; les chiottes de gare, de métro ou de bistrot. Les patrons de bistrot étaient radins. Ils suspendaient des ampoules de dix watts, perchées très haut, il fallait lire ça en tir rasant. Les annonces se gravaient au stylo à bille sur les murs peints d'un brun assez dégueulasse. Ça prenait longtemps et c'était compliqué. Dans les gares, il y avait des gardes-chiourme, on ne pouvait passer ou lire que les annonces homo, mais dans les bistrots ou le métro, c'était possible d'écrire dans les chiottes de femmes. Rien ne permettait bien sûr de savoir si les annonces de femmes pour hommes étaient réellement passées par des femmes. A mon avis, elles ne l'étaient jamais ; n'empêche que c'était gravé, les patrons ne pouvaient pas effacer.

Un mur de chiotte, c'est 2m de haut sur 1,20m de large. Il pouvait y tenir de 50 à 300 annonces. Une demi-heure de lecture. On y trouvait quatre sortes d'écrits : il y avait l'avertissement au lecteur, le clin d'œil : « salut maman, j'étais là », « Gisèle aime Robert », « ma queue fait douze centimètres » ; c'était fréquent et très touristique. Il y avait aussi la libération totale, la grande défécation devant l'éternel, qui pouvait aller de l'ordurier le plus dément à la récitation d'un poème de Shelley. Il y avait les annonces vengeance : « Marcel X., à tel n°, est une ordure ». Vrai ou bidon ? Pas mal de sado-masos, aussi : « j'offre ma femme unetelle à homme de telle conformation », de revendication de sodomie, de voyeurisme, de scatologie, bien sûr ; pas mal de dessins, toujours les mêmes, des phallus énormes. Et puis enfin, il y avait les gens qui demandaient des rencontres. Dans les toilettes de femmes, à part les quelques graffiti qui semblaient venir de femmes homos, ou peut-être des prostituées du coin qui se faisaient de la publicité, tout était écrit par des hommes dans des termes qui fai-

saient, qu'à mon sens, ils n'avaient pas l'ombre d'une chance d'aboutir. Les plus nombreuses étaient strictement destinées à soutenir une excitation masturbatoire dans l'instant et n'indiquaient aucun moyen sensé de joindre personne ; par exemple : « RV le 27 juin à midi au Ternès ». Dans d'autres, bien trop longues, le monsieur mettait tout son cœur, se décrivait sur vingt ou trente lignes, évoquait ses performances ; quand il était petit on le battait, etc., aucune chance. Et puis il y avait l'annonce des pros, répétée à l'infini qui, en deux lignes, demandaient ce qu'ils voulaient et donnaient leur n° de poste restante. Si ça voulait avoir une chance de succès, c'était glacial : « Paul Muller, esclave et travesti, cherche maîtresse ou maître, BP 42, rue Xxx », ça répété quinze mille fois. Toute la France connaissait Paul Muller. Les seules qui devaient marcher, c'étaient les annonces homos. Le type mettait une annonce dans le bistrot : « je serai près du flipper à telle heure tous les soirs avec Femmes d'aujourd'hui sous le bras ». Autour du bar, ils étaient quatre ou cinq à tenir Femmes d'aujourd'hui en regardant le flipper.

Le graffiti, ça correspond à un moment où on a la culotte sur les talons ; au minitel, ils se masturbent, j'en suis sûr. Ce qui doit compter, ce n'est pas le résultat, c'est le processus d'exhibition. La démarche, ça doit être, même s'il ne se passe rien, le sentiment que tout est possible : « Ah mon dieu, je me branche sur le monde entier ! » Il doit y avoir plein de types qui s'appellent Catherine là-dedans, alors qu'au téléphone, ça ne marche pas. On doit pouvoir jouer des jeux de rôles ; mais à condition que ce ne soit pas vrai. Et puis ça doit correspondre à un ludisme "clavier" de notre société ; c'est un truc marchand. Les chiottes, c'était prémarchand. Les graffiti de chiottes ont été victimes de l'arrivée du marqueur, des carreaux de céramique et du Paic Vaisselle. Maintenant, on a le minitel."

Pourquoi les hommes ?

Colinette a tâché de m'expliquer pourquoi le minitel rose, ça ne pouvait au fond brancher que les hommes.

"Ceux qui écrivaient dans les chiottes le faisaient parce qu'ils savaient qu'ils seraient lus. Rien qu'en provoquant par l'écriture, on peut en retirer de l'excitation. Le graffiti masculin est une éjaculation scripturale. Les messages écrits par des hommes contiennent la mise en scène de leur déroute physique, qui a une durée donnée. Un texte d'une revue porno, une "lettre de femme" bidon a cette durée-là. Les femmes ont des émotions du même genre mais pas avec des textes du même genre. Ça serait insensé d'écrire de l'*Harlequin* ou du François Mallet-Joris au minitel."

Je lui dis qu'il y a des femmes qui essaient ; je lui cite trois "CV" de "vraies" femmes glanées au cours de mes pianotages : « *Rech intelligence et humour, les obsédés et déséquilibrés sont priés de ne pass'arrêter.* » « *Marine,*

étudiante, 22 a, aime sortir dans endroits chics (je paie ma part). Je ne baise pas, désolée. » « *Femme 42 a se promène parmi vous. Qu'espère-t-elle ? Peut-être l'introuvable. Un h. de classe sincère, cultivé, capable de dial. sans ambiguïté.* » Il insiste :

"Si ce n'est pas dans l'espoir d'une réelle rencontre, mais dans celui d'un jeu masturbatoire, le support minitel doit tourner très vite autour du mode dominant masculin. On peut jouer à la pornographie de 25 000 façons. On ne peut pas jouer au sentiment de 25 000 façons. Dans un réseau, dans une réunion de cinquante personnes, si le jeu arrive à pornographie, c'est perdu d'avance. C'est l'atout de Le Pen. On arrive à parler politique à trois, quatre ou cinq. Mais à dix on a déjà du mal. A vingt on en est au slogan. A cent, Le Pen gagne à tous les coups."

de la production de bénéfices à partir de la prostitution des corps, des voix ou des temps de pianotage, les certitudes capitalistiques se prennent l'une pour l'autre et les données du vocabulaire s'invertissent ; qu'on songe au contraste sémique : un gagnant/une gagneuse.

Je me suis donc connectée successivement, un beau lundi d'août sur les 62 services "hétéros" dont j'avais les noms sur Paris, entre 21 h et minuit, et j'ai compté un par un les connectés, parisiens, banlieusards et provinciaux tout compris. Attention ! Il venait de sortir à l'intention de la clientèle susdite des floppées de pub murale pendant la semaine précédente (en particulier pour *Sexofil*, *Ilona*, *Xaviera*, sans compter *Platizir*, *Hum*, *Pigal*). Eh bien, ce soir-là, il y avait 2110 connectés au total répartis entre les 62 services. C'est-à-dire 2 pour 50 000 habitants.

Qu'on ne dise pas que la période était néfaste : les services les plus fréquentés, *Aline*, *Cum*, *Ulla* faisaient leur chiffre d'un lundi ordinaire de juin à la même heure d'après mes précédents sondages. En outre, comme *Domina* affichait ce jour-là : « accès saturé », je lui ai attribué son

meilleur score antérieur dans mes sondages : 130 connexions. On peut juger du sérieux de ce sous-titre de *L'Événement du jeudi* du jeudi 23 juin 88 : « *Les orphelins du fantasme constituent une solide clientèle que s'arrachent les patrons des messageries.* » Solide peut-être, voire acharnée, mais surtout rare. Les informations sur le minitel rose sont en général de ce tonneau : l'article déjà cité de *Libé* du 31 mai annonçait : « *François Moillo (PIII) a préféré se faire bara kiri... Il a tout vendu.* » *PIII* existe toujours ; le 1er août, il affichait 48 connexions (63 déclarées), avec la même liste de pseudos d'ailleurs que *P999*, dont *Science et vie micro* annonçait à la même époque qu'il était devenu une « *petite messagerie régionale de Lyon* ». La journaliste de cette dernière revue laissait d'ailleurs inscrire sous la photo du bel Henri de Maublanc, directeur de *Politel*, que ce dernier était « *numéro un avec Ludo* ». Pub gratuite ? Mes sondages donnent à *Ludo* 50, 48 et 74 connectés, moyenne 57, soit le quart seulement des connectés d'*Aline* (moyenne 210).

Bien entendu, je n'ai pas eu la naïveté de décompter plusieurs fois

les listes communes à plusieurs services. Il faut savoir que *Ilona*, c'est *Ulla* ; que *Hard* = *Sexofil* = *Fiona* ; que *Xaviera* = *PPX* ; que *Platizir* = *Pigal* = *Nadia* = *Q111* ; que *Cum* = *Diva* = *Audrey* ; et que *JJ* = *Tracy*. Encore un détail : il faut compter au minimum une douzaine ou une quinzaine de pseudos bidons par service. Les personnes payées pour amorcer ou relancer l'interactivité sont repérables à plusieurs signes. Le pseudo parfois qui, suivant le service, correspond à l'attente du "client" (pseudo uro, travesti, bondage, maître ou esclave etc.). En outre, un relanceur vous envoie un message avant qu'aucun correspondant véritable ait eu le temps matériel de prendre connaissance de votre pseudo et de vous écrire. Enfin, il se contente le plus souvent de vous brancher par des abréviations codées : BSR, BJR, SLT, DIA ? Dès votre première réplique, si vous acceptez de répondre, ils demandent : « *décris-toi* ». Peu leur importe que vous les apostrophiez comme relanceurs, du moment que vous pianotez, c'est l'essentiel. Ils ont pour rôle d'empêcher ceux qui font tapisserie, dégoûtés, de quitter le service. Un correspondant "réel", lui, formulera au plus vite sa demande : « *DIAL ou REEL ?* » par exemple, ce qui signifie « *veux-tu un dialogue masturbatoire ou une rencontre ?* ». Comme les accros de cette pratique savent bien maintenant qu'il n'y a pas de femme qui accepte de pianoter gratuitement le type de dialogue qu'ils attendent, ils cherchent à faire pianoter les hommes qui se sont attribué un pseudo féminin assez longtemps pour mener à bonne fin leur auto-excitation. Cette pratique constante des pseudos bidons invite, si on en suppose dix par liste (le chiffre est faible), et compte tenu du fait que onze des services interrogés ne marchaient pas, à ramener le nombre des branchés réels du 1er août de 2110 à 1600 au plus. Mais il y en avait sûrement moins encore.

Une mesure sanitaire

Archéologie, disais-je (voir encadré). Tout fait sens dans cette évocation : l'effet de réel, naguère incarné par la résistivité du bois à graver, de l'ampoule de 10 watts, du stylo à bille, aujourd'hui matérialisé par l'écran, le clavier à maîtriser. L'effet technologique : on a vu le feutre remplacer la bille, le détergent

se substituer au ravalement semestriel, on voit désormais s'accélérer les défilements d'écrans, les pros rentabilisent leur micros. L'effet économique ensuite, jadis mesuré par le coût du papier de soie, ou de la consommation au bar, du journal à acheter et du temps découpé, aujourd'hui par les tarifs officiels de la DGT. L'effet de censure : autrefois la vigilance des dames pipi, désormais le Parquet en personne. Il y a enfin les effets de psyché, l'inévitable éventail des perversions étiquetées, les velléités de fantaisie canalisées vers le parcours obligé des "fantasmes" nomenclaturés.

Le tableau de répartition des différents types de praticiens du minitel suit le profil dessiné par Colinette pour les lieux d'aisance, mais c'est aussi le profil de deux types de clientèle apparemment hétérogènes : celui de la prostitution banale et celui du militantisme politique. On y trouve les néophytes qui essayent un coup pendant une heure ou deux, le temps de s'apercevoir qu'ils ne sont pas doués pour le pianotage, surtout au prix que ça coûte, mais qui en gardent le souvenir d'un encanaillement bien excitant. Clientèle volatile et éphémère, mais potentiellement riche de dix-sept millions de mâles hexagonaux, ils alimentent gratuitement la rumeur qui fait tourner la machine. Il y a les pros, les pervers avoués, petit groupe rodé et efficace qui s'est converti au minitel aussi impertubablement qu'il avait envahi les pages "chéris" de *Libé* ou du *Nouvel Obs*, la "CiBi" ou *Carbone 14*. Entre les deux, les intellos desalés (comme moi ?) qui se vantent d'avoir fait le tour de la question et repiquent au truc tous les six mois pour vérifier que le cynisme de leurs contemporains a bien accompli les progrès attendus. De même dans les chiottes de jadis trouvait-on conjointement les écrits des trufions de passage, ceux de Paul Muller et les langueurs des amoureux de Shelley. Les meilleurs prosélytes, ce sont les récents ralliés à la cause, une poignée, mais qui font un malheur pendant deux mois et ceux qui n'ont même jamais vu un minitel mais qui en ont entendu parler.

Témoignages

Quel est le degré réel d'interactivité du minitel *rose*? Je livre sans les hiérarchiser ces

quelques témoignages pris sur le vif :

• **Confiance d'une copine de copine**, précédemment interviewée par *Biba* (en 86) et par *Marie France* (en 88) : « *c'est sur Aline qu'on a le plus de choix. Jane, c'est trop hard* ». La veinarde est parvenue à rencontrer un archéologue, un inventeur et un architecte. Mais maintenant elle ne pratique plus. Plus envie. Ou alors de temps en temps, tous les deux mois. Avant ? Elle pianotait toujours sur le même service, elle obtenait quatre numéros de téléphone en une heure. Qu'en faisait-elle ? C'était agréable de pouvoir mentir, d'être en sécurité protégée par un pseudo, d'exprimer des demandes qu'on n'exprime pas habituellement. Ce qu'elle demandait aux hommes ? Une audace romantique, du « fusionnel », d'être « intello », pas « porno », quoi. Cherchait-elle des hommes pour faire l'amour ? Non, elle ne pensait pas qu'à ça ; pour ça il y avait des spécialistes !

• **Témoignage de Marc**, un des très rares branchés qui ait été intéressé par un rendez-vous téléphonique pour ... le lendemain : « *N7, c'est le service haut de gamme. J'ai connu beaucoup de femmes par N7* ». Combien, parmi toutes celles qui s'étaient branchées sur ce service, disons, en une année ? La moitié, à son avis. Et... ça faisait combien ? ... Une trentaine. Il avait ajouté qu'il avait lui-même travaillé comme animateur. Pourquoi avait-il arrêté ? Lassitude, ennui, écoeuement. Le son de cloche est le même chez Véronique, qui a tenu deux mois. Malgré les avantages du job, ça devient très vite mortel (voir *L'Événement du jeudi* du 23-6-88). On touche là un des points d'ancrage intéressants du système : de même que les tenanciers de boîte à partouzes, avant de devenir des hommes d'affaires, ont commencé par créer le lieu dont ils seraient les premiers bénéficiaires,

de même que les promoteurs et metteurs en scène de cinéma prennent prétexte du film à faire pour profiter des casting et réaliser leurs envies de barbons en manipulant les jeunes ainsi recrutées, de même le minitel ne fait vraiment les beaux jours que des collectionneurs les mieux placés et les plus au courant, c'est-à-dire les animateurs eux-mêmes.

• **Arnaud** est dans le cinéma : le film de pub. Il est analysé et tout. C'est une recrue de Colinette, qui l'avait appâté en lui parlant de ses amours avec Fanny (Fanny, c'est moi). Il a une explication de ce qui se passe au minitel : « *les gens, dit-il, cherchent à entrer en relation sans courir les risques de la relation, sans avoir à accepter l'autre dans ce qu'il y a à*

Cinq exemples d'échanges roses

- 1 — F ?
— H
— BYE
- 2 — F ?
— O
— TU BAISES ?
— N
— CIAO
- 3 — H OU F ?
— F
— TON TEL ?
— N, LE TIEN
— N, BYE
- 4 — F ?
— NON, GARÇON
— TU BAISES ?
— JE SUIS UN GARÇON
— AH, BON, TU AIMES ÇA, ALORS ?
— QUE CHERCHES-TU ?
— FILLE OU GARÇON ?
- 5 — H
— F
— DIAL ?
— O
— COMMENT ES-TU ?
— TOI
— PJ
— C'EST TOUT ?
— NON, JE VAIS JOUIR, QU'EST-CE QUE TU FAIS ?
— JE PIANOTE
— TU SENS CE QUE JE TE METS ?

ETC.

vaincre pour se rencontrer. Les êtres sont voraces de communication, mais sont chiches et sans respect». Il a parlé pendant des heures. C'est un séducteur de haut niveau.

• Il y a aussi le grain de sel de **Colinette** après sa première nuit de minitel : « Je découvre deux choses, dit-il, leurs messages d'auto-excitation n'ont pas de suite. La jouissance venue, il n'y a aucune raison de poursuivre. Et puis le geste moderne du pianotage les virilise, leur donne l'impression d'être des informaticiens. Aujourd'hui, le rôle du servant est plus remarquable que celui du savant. Le disc-jockey plus important que le musicien, qu'on ne verra jamais. Les jeux d'intelligence se démodent, le clavier est magique, il donne l'impression qu'on va arriver à avoir un métier sans avoir besoin de se former. Pour moi, c'est comme de jouer au Casino ou au flipper ».

Du solide...

Il y a au moins quelques assurances à formuler, comme ça, dont tout le monde peut vérifier le bien-fondé :

Assurance n°1 :

Tous les services affichent désormais sur leur page écran de garde qu'ils refusent les pseudos ou C.V. publics à caractère pornographique ou vénal. Un simple coup d'œil permet d'en juger. Mais les conversations entre branchés ne sont pas censurées. Si les listes d'Aline ou d'Ulla paraissent plus soft que celles de Pigal ou Domina, les contenus sont interchangeables. Je me suis vendue, 1 500 balles les deux heures, avec R.V., téléphone, indication de CCP et tout, à dix correspondants différents dans la même heure sans être inquiétée par un des zélés relanceurs dont on m'avait annoncé la vigilance.

Assurance n°2 : Il y a des relanceurs/ceuses sur tous les services, quoi qu'ils prétendent. Simple-ment, certains savent mieux que d'autres se camoufler. Aucun type de pseudo ne peut garantir l'existence

d'un correspondant réel, pas même le prénom le plus anodin, surtout pas un prénom féminin. Les formules de relance automatique sont : « Décris-toi », « Comment es-tu ? » Si vous répondez : « blonde et timide », la réplique suivante sera : « qu'est-ce que tu portes ? ». Un « vrai » correspondant aurait embrayé sur la blondeur ou la timidité, et surtout aurait très vite DEMANDÉ quelque chose,

du dialogue rose, qui répond à la viscosité du système, dont les réactions et les rythmes de défilement sont encore très contraignants et sans aucune élasticité. On ne peut agir que sur la rapidité au clavier. Or, la vertu masturbatoire du « dialogue » n'agit pleinement que lorsqu'un certain nombre de préalables informationnels ont été levés. Cette syntaxe repose sur un lexique grammatical d'une vingtaine de mots. Voir lexique.

Assurance n°5 :

J'ai donné mon vrai numéro de téléphone à plus de vingt correspondants. Deux seulement s'en sont servis dans le mois qui a suivi. Ce qui est très inattendu si l'on songe qu'il y a cinq ans, ayant inconsidérément laissé traîner mes coordonnées dans un réseau d'annonceurs, j'étais assaillie plusieurs fois par jour par des appels anonymes de gens qui s'excitaient aux dépens de mon écoute ou de mon répondeur. Faut-il voir l'explication du mystère dans le succès du téléphone rose ? Le téléphone rose, le futur 36-69 généralisé, ça serait l'occasion d'un autre article, ça. Avec le téléphone rose, la boucle est presque bouclée. Plus besoin d'aucun rodage, plus besoin de syntaxe,

même rudimentaire. Le consommateur est, à nouveau, comme devant sa télé ou sa radio, dans la position de réception pure. L'image est programmée pour quand ? Le *peep show* à domicile, pour ménage célibataire, avec le statut de correspondance privée ?

Pour récompenser Colinette de son aide, je l'ai autorisé à pianoter une ou deux heures, avec pour mission de me dévoiler le secret du succès du rose. Quatre jours après, il était toujours connecté. Ivre d'une saine colère, il traquait tous les branchés qui froissaient ses principes, faisait la chasse aux pseudos racistes et aux faux travestis. J'ai dû le ramener au bercail à coups de fouet. Il a juré qu'il paierait la facture.

De profundis clamabo Paul Muller, et merde à ceux qui ne comprennent pas.



un TEL en général ; voire, si sa femme était absente, donné très vite le sien, pour se finir en réel (moins cher !). Sauf s'il avait prétendu être une femme, auquel cas il aurait embrayé lui-même par une description de son état physiologique ou vestimentaire du moment...et oublié très vite sa prétention à la féminité.

Assurance n°3 : Le seul moyen de savoir combien de correspondants sont réellement branchés est de compter un par un les pseudos listés colonne après colonne. Et encore, certains serveurs oublient de nettoyer leurs listes après le départ des correspondants. P999, alias *La voix du parano*, annonce : « ni animatrices, ni fausses listes de branchés ». Preuve que ça existe !

Assurance n°4 : Il s'est peu à peu créé une syntaxe rudimentaire